

Considérations sur l'ouvrage de Francisco Vindel Le premier imprimé d'Amérique, 1532-1534

Marie-Claire Daveluy

Volume 9, numéro 3, décembre 1955

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/301727ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/301727ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daveluy, M.-C. (1955). Considérations sur l'ouvrage de Francisco Vindel : le premier imprimé d'Amérique, 1532-1534. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 9(3), 410-422. <https://doi.org/10.7202/301727ar>

CONSIDÉRATIONS SUR L'OUVRAGE DE FRANCISCO VINDEL :

le premier imprimé d'Amérique, 1532-1534

Il y a un an M. Gustave Lanctot signalait aux lecteurs de cette Revue ¹, la publication d'une étude par un savant bibliographe de Madrid, Francisco Vindel, sur la découverte du premier livre imprimé en notre continent. Soyons reconnaissants au vigilant érudit de chez nous d'avoir noté, au passage d'une lecture, ou en dépouillant un catalogue, le fait bibliographique. L'ex-archiviste du Dominion a vite saisi l'intérêt d'une œuvre portant ce titre prometteur : *El primo libro impreso en America fué para El Rezo del Santo Rosario*, Mejico, 1532-1534. Fac-simil ² Estudios y comentarios, par Francisco Vindel. L'adresse bibliographique portait pour le tome I (couvrant 104 pages) : Madrid, 1953 ; et, pour le tome II (couvrant 48 pages) le même nom de lieu et le millésime 1954. Le tirage du petit ouvrage se limitait à 100 exemplaires numérotés de 1 à 100.

Sans contestation possible, M. Lanctot se trouvait en présence d'une découverte envers laquelle aucun Américaniste ³, ni aucun bibliographe, en général, ne se montreraient indifférents. Ayant parcouru l'ouvrage, M. Lanctot le résumait ainsi : « la plus haute autorité [du jour] sur la matière [i.e. l'histoire du

¹ Voir la livraison de décembre 1954 (vol. VIII, (no 3) : 443).

² M. Vindel reproduit in extenso le texte de *la Rezo del Santo Rosario* dans le tome I de son étude (p. 1 à 31). Le texte occupe le recto de chaque page avec en regard la gravure représentant un des quinze mystères du Rosaire. Les caractères d'imprimerie sont gothiques. Les gravures sont de dimensions différentes. Il n'y a pas de page de titre, aucun nom d'auteur ni de lieu, et aucune date d'impression. Ce qu'on peut appeler une sorte de colophon est placé immédiatement au-dessous du texte du dernier mystère, et contient ces mots : « Una avemaria por quien lo mando imprimir ».

³ La Société des Américanistes demeure justement célèbre par ses congrès internationaux dont le premier se tenait à Nancy en 1875.

livre en Espagne et en la Nouvelle-Espagne (le Mexique)], Francisco Vindel ⁴ assure que l'imprimerie fit ses débuts en Amérique, à Mexico, en 1531, avec l'arrivée cette année-là d'une petite presse qui servait à imprimer des cartes à jouer. L'imprimeur se nommait Pedro Varela, qui était le fils de Juan Varela, imprimeur de Salamanque, qui entretenait des relations d'affaires avec le Mexique. De cette presse rudimentaire sortit en 1532 et 1534, et plus probablement en 1532, le premier imprimé d'Amérique sous le titre : *El Rezo del Santo Rosario* . . . »

Donc, contrairement à tout ce que les bibliographes admettaient et enseignaient jusqu'ici, il fallait dorénavant considérer la *Rezo del Santo Rosario* comme un imprimé mexicain antérieur à *l'Escala Spiritual* de San Juan Climaco, ouvrage que le moine dominicain Davila Padilla (1562-1604) ⁵ donnait en son temps comme la première œuvre probable imprimée à Mexico. Elle paraissait, sans date, sans nom de lieu ni d'imprimeur. Mais qui voudrait s'objecter à cette substitution, si le bibliographe espagnol, Francisco Vindel, avait établi à l'aide de bons documents, les droits d'ancienneté, au Mexique, de *la Rezo del Santo Rosario*. Avant de nous rendre à l'évidence, il restait cependant, en disciple consciencieux des méthodes historiques, à lire et à réfléchir autour des assertions de M. Vindel.

Ici des difficultés très spéciales se mirent en travers. L'ouvrage écrit en langue espagnole, n'avait pas été traduit en français. Il ne comptait à travers le monde qu'une centaine d'exem-

⁴ Francisco Vindel est né en 1894, à Madrid. Fils de Pedro Vindel, libraire et antiquaire de réputation internationale, il est lui-même un bibliographe érudit et un auteur de travaux remarquables. Il professe à l'Université de Madrid sur l'histoire du livre. Voici deux œuvres importantes de ce docte écrivain : *Manual guafico-descriptivo de bibliofilo Hispano-americano* (1475-1850), Madrid, s.d. [1930-1931]. L'Université McGill de Montréal possède cet ouvrage. La seconde œuvre de M. Vindel traite de l'art typographique, en Espagne au XV^e siècle, Madrid, 1946-1951.

⁵ Fray Augustin Davila Padilla était d'origine mexicaine. Il descendait d'une famille des premiers conquérants et habitants de Mexico. Il entra chez les Dominicains le 19 novembre 1579. C'est le premier écrivain, dit-on, qui ait parlé de l'introduction de l'imprimerie dans le Nouveau Monde . . . Son *Histoire des missions* dans l'Amérique est décrite par Charles Leclerc dans ses *Bibliotheca Americana* (Arras, 1867). Padilla devint archevêque de Saint-Domingue en 1599. Des critiques remarquent qu'il avait puisé ses renseignements dans le manuscrit de Fray Diego Duran, inédit à l'époque.

plaires. Les « happy fevo », qui détenaient les deux petits tomes ne nous donnaient que peu de chance de pratiquer l'emprunt de l'œuvre. Fort heureusement, je parlai de mon embarras au Conservateur-adjoint de la Bibliothèque Municipale de Montréal, Mademoiselle Juliette Chabot, qui est en outre professeur de la chaire d'histoire du livre, à notre École de bibliothécaire de l'Université de Montréal. Très intéressée, Mademoiselle Chabot réussit à dépister l'ouvrage à la Bibliothèque publique de New York. C'est un des bibliothécaires de cette institution, Monsieur François-Xavier Grondin, un Canadien français fort cultivé, qui fournit le renseignement. Ce spécialiste en bibliographie et en bibliothéconomie nous donnait, en outre, un aperçu à plusieurs points de vue de l'œuvre espagnole. Enfin, en septembre dernier, grâce à l'insistance de Mademoiselle Chabot, la Bibliothèque Municipale recevait de Madrid, la rarissime étude de M. Vindel. Ajoutons encore qu'historiquement l'atmosphère de l'Espagne et de la Nouvelle-Espagne dans le premier tiers du XVII^e siècle ne m'était point inconnue, ni non plus les personnages qui avaient joué quelque rôle dans l'introduction de l'imprimerie en Amérique. Nous avons professé une dizaine d'années sur ces matières à l'École de bibliothécaires. Mais un excédent de connaissances ne nuirait certes pas, surtout la mise à jour des sources déjà dressées s'imposait. Je rencontrai à cet effet un éminent spécialiste des questions mexicaines, soit religieuses, culturelles ou économiques, et qui maîtrisait parfaitement la langue espagnole, le R.P. Joseph Ledit, jésuite. L'affable religieux me fit lire deux ouvrages devenus classiques au Mexique et dont l'auteur était le célèbre Père Mariano Cuevas, de la Compagnie de Jésus. D'origine mexicaine, le Père Cuevas est un historien, un érudit et un chercheur de premier ordre. Son édition, en 1914, des *Documentos ineditos del siglo XVI para la historia de Mexico* possède une grande autorité auprès de ceux qui étudient le développement colonial du Mexique.⁶ Je pris donc connaissance des œuvres suivantes du Père Cuevas : *Historia de la nación Mexicana* (Mexico,

⁶ Voir le recueil publié à l'occasion du cinquantième de la *Revue historique* (Paris, Alcan) et qui a pour titre : *Histoire et Historiens depuis cinquante ans . . . de 1876 à 1926* (Paris, Alcan, 1928, 2 vol., in-8). La valeur du savant jésuite mexicain est soulignée.

1940) et *Historia de la Iglesia en Mexico* (4e édition, 4 volumes, Mexico, D.F., 1942). Le tome I de ce dernier ouvrage couvrait les années 1511-1548 qui m'intéressaient particulièrement, et contenait dans les Appendices 11 documents inédits allant de 1529 à 1556.

Nantie d'admirables instruments de travail et m'efforçant d'en assimiler la substance, je me hasardai d'apporter à mon tour une appréciation critique sur la découverte du bibliographe, Francisco Vindel.

Certes j'aurais désiré admettre, à la suite de M. Lanctot, que le maître de Madrid comble tous nos espoirs. Son argumentation savante, la conviction qui l'anime en appréciant sa découverte, impressionnent le lecteur. Comment ne pas accepter avec lui *la Rezo del Santo Rosario* comme le premier imprimé d'Amérique ? Pourquoi ne pas se réjouir que le consciencieux bibliographe enregistre ainsi une nouvelle victoire sur l'action destructive du temps, anéantissant comme à plaisir de beaux documents historiques. Hélas ! je ne le puis pas. Je n'éprouve point la certitude voulue. Le brillant exposé de M. Vindel ne repose au fond que sur des hypothèses. Des documents manquent autour de données essentielles. Le bibliographe tente de fournir *coûte que coûte à la Rezo del Santo Rosario*, les éléments à sa parfaite identification, à savoir : un nom d'auteur, un lieu d'édition, un imprimeur, une date d'impression. N'est-ce pas trop demander à des déductions, même très érudites ? Sans doute, nous concédons à M. Vindel que c'est une œuvre dominicaine⁷ populaire, sinon missionnaire, mais y mettre un nom d'auteur nous semble peu prudent. Non que la personnalité de Fray Domingo Betanzos, que M. Vindel donne comme auteur, ne puisse s'évoquer en pareille occurrence. Nous révérans l'attachant prieur, vers 1520, du Couvent de Saint-Domingue. C'est lui qui persuadait au prêtre séculier, Bartholomé de Las Casas (1474-1566), celui que plus tard on appellera le « Père des Indiens », de poursuivre son héroïque carrière de défenseur et d'évangéliste des esclaves

⁷ N'y eut-il pour l'admettre que ce détail pittoresque observé dans la gravure consacrée au troisième mystère joyeux, et où l'on voit saint Joseph adorant l'Enfant-Dieu revêtu de la bure dominicaine.

indigènes sous la blanche livrée dominicaine. Du reste, c'est l'éloquence courageuse d'un autre dominicain, Fray Antonio Montesinos, admonestant les puissants conquistadors, qui bouleversa Las Casas. Elle fit de ce fils d'un compagnon de Christophe Colomb, de ce riche propriétaire de terres et d'esclaves, un apôtre du Christ d'une sublime charité, une des gloires de l'ordre de Saint-Dominique. Apportons maintenant des précisions sur l'œuvre de Francisco Vindel. Elle est fort bien divisée par les titres logiques de ses douze chapitres. Au troisième, voici l'examen de la période d'incertitude quant à l'existence ou non de presses à Mexico de 1532 à 1539. Au quatrième, au contraire, c'est l'« época cierta » 1539-1540. Mais considérons surtout le cinquième chapitre, car des documents y apparaissent. Nous les connaissons déjà très bien, mais abordons-les cette fois en regard des appréciations qu'y apporte M. Vindel.

1° — À la date du 6 mai 1538 nous trouvons une lettre de Fray Juan de Zumárraga, le saint évêque de Mexico, à l'empereur-roi d'Espagne, Charles-Quint (Archivas de Indias, Madrid 1877, page 781). M. Vindel cite les paroles essentielles du message: « Poco se pue andelantar en lo de la imprenta por la carestia del papel, que esta dificulta las muchas obras que aca estan aparajados, pues se carece de las mas necessarias. » C'est-à-dire, n'est-ce pas, en condensant les termes de la traduction, que peu de progrès se constate, en matière d'imprimerie à cause de la rareté du papier, et de la difficulté à faire face aux trop nombreux travaux d'impression à exécuter ici . . . »

Document irréfutable, prononce M. Vindel, et qui prouve qu'à Mexico, en 1538, une petite presse fonctionnait déjà depuis quelque temps. Parfaitement, tous les bibliographes, ceux d'hier comme d'aujourd'hui le pensent aussi et se réclament de l'aveu de l'évêque Zumárraga.⁸

⁸ Juan de Zumárraga naissait vers 1476 à Durango, dans les provinces basques. Sa mère Dona Teresa de Lares était de la « mas noble prosapia (lignée de los Arrazola). Entré chez les Franciscains, il devint plus tard gardien du Couvent de Abrojo, où il reçut en 1527 la visite de Charles Quint. Le 20 décembre suivant, sur la recommandation de l'empereur-roi, le pape Clément VII l'élevait premier évêque de Mexico. Du 6 décembre 1528 au milieu de l'année 1532, il ne quitte pas son poste. Il fut sacré évêque le 27 avril 1533, dans la chapelle du Couvent de Saint-François de

2° document. — C'est l'admission comme citoyen de Mexico, le 5 septembre 1539, de ESTABAN MARTIN « imprimidor ». Cette pièce importante est insérée dans les registres du *Cabildo* de Mexico.

M. Vindel déclare que ce second document affirme de façon définitive la présence à Mexico, avant 1539, d'un typographe exerçant son métier. Car s'il fallait, comme croient des historiens, un délai de cinq ans entre l'arrivée d'un colon et l'obtention de son droit de citoyenneté, il n'était nullement question de délai en face du métier que le colon venait exercer expressément. À cette époque, les conditions de travail n'étaient ni compliquées, ni discutables, hélas ! Il n'y avait pas de salaire à recevoir, juste la somme nécessaire pour solder les frais indispensables d'existence. Qu'on examine sur ce sujet le contrat de travail si heureusement retrouvé de Jean Pablos, le typographe de Séville à l'emploi de Juan Cromberger de la même ville, et qui vint au Mexique en 1539 sur l'ordre de son patron. Juan Cromberger recevait de fortes commandes de l'évêque Zumárraga. Il comprit un jour qu'une sorte de succursale de son atelier installée à Mexico sous la direction de Jean Pablos, qui amènerait avec lui, un assistant et un nègre pressier, accommoderait beaucoup mieux tous les intéressés. Et il agit en conséquence, nous le savons.

Donc M. Vindel ne cite que deux pièces, celles que nous avons énumérées ci-dessus. Il y a, malheureusement, omission ou oubli d'un troisième document de première importance connu depuis quelques années, c'est-à-dire imprimé et répandu par un ouvrage qui en est à sa quatrième édition. Et il concerne à la fois Monseigneur Zumárraga, Estaban Martin et l'introduction de l'imprimerie à Mexico. Voici ce document de première main qui manque au chapitre cinquième du tome I de l'ouvrage de M. Vindel, et que l'on peut lire in extenso dans l'œuvre du Père Mariano

Valladolid par l'évêque de Ségovie, Don Diego de Rivera. Le 28 décembre 1533, son procureur, Alonso Lopez, représentant l'évêque, prit possession de la cathédrale de Mexico. Mgr Zumárraga revint dans sa ville épiscopale au mois d'octobre 1534 et ne s'éloigna plus de son diocèse. Il mourut le 3 juin 1548. Sa cause de béatification a été introduite en cour de Rome, m'a récemment appris le R.P. Ephrem Longpré, o.f.m. Sources consultées sur la vie de l'évêque de Mexico: Ivaquim Garcia Izcabalceta, *Don Fray Juan de Zumárraga* (Mexico, 1881). — R.P. Mariano Cuevas, s.j., *op. cit.*

Cuevas, s.j.: *Historia de la Iglesia en Mexico* (4e éd. Mexico D.F., 1942, Appendice VIII: 466-467).

Insigne Memorial del Obispo de Mexico Don Fray Juan de Zumárraga, presentado ante el Real Consejo de Indias a fines del anno 1533 con las minutas de las decisiones de dicho Consejo al margen (Archivas de Indias, Est 96, Caj.4, Leg. 10).

Le paragraphe 7e du *Mémoire* concerne la demande officielle d'installer à Mexico une imprimerie et un moulin à papier avec les droits et privilèges se rattachant au métier d'imprimeur et aux travaux exécutés dans l'industrie du papier. Aussi une demande de secours, de gratifications en faveur de personnes consentant à se rendre à Mexico et désirant pouvoir y soutenir leur art. Mais il vaut mieux citer les textes espagnols eux-mêmes, accompagnés de leur traduction en français.

Premier texte (7e paragraphe)

Item porque parece seria cosa muy util y conveniente, haber alla imprenta y molino de papel, y pues se hallam personas que holgaron de ir, con que su Majestad haga alguna merced con que puedan sustentar el arte, vuestra señoría y merced es manden proveer (Cuevas, I: 467).

Traduction du premier texte

Item qu'il semble que ce serait chose très utile et convenable qu'il y ait là imprimerie et moulin à papier et comme il se trouve des personnes disposées à partir pour Mexico, pourvu que Sa Majesté leur fasse quelque grâce afin qu'elles puissent y exercer leur art que vos Seigneuries mandent pourvoir.

Deuxième texte (placé, sur le document, en marge du 7e paragraphe)

Décision du Conseil royal des Indes

Que se les dara pasaje y matalotaje al Mexico y se les prestara alguna cantidad de la hacienda de su Majestad para ayuda a començar y privilegio por tiempo señalado (Cuevas, *ibid.*)

Traduction du deuxième texte

Qu'on leur donne le passage et le matalotage (la pension) jusqu'à Mexico et qu'on leur prête une certaine somme des biens de Sa Majesté pour les aider à commencer le privilège pour un temps déterminé.

Citons de nouveau le Père Cuevas, car nul commentaire ne s'impose après le jugement qu'il prononce sur l'action apostolique et civilisatrice de l'évêque Zumárraga: « Le grand mérite de Zumárraga, écrit-il, dans son *Historia de la Iglesia en Mexico*, (I: 242), c'est d'avoir travaillé à promouvoir au Mexique l'enseignement par la fondation d'une université. Il en plaida la cause devant le Conseil royal des Indes⁹ . . . *On doit aussi à Zumárraga l'introduction de l'imprimerie en Amérique.* Avant le vice-roi Don Antonio de Mendoza¹⁰, l'évêque de Mexico plaida et obtint du Conseil royal des Indes les droits et les privilèges nécessaires aux premiers imprimeurs. Dans son mémoire présenté à Tolède en l'an 1533 . . . Fray Juan de Zumárraga prononça [de] mémorables paroles qui devraient être gravées en lettres d'or dans l'histoire de notre civilisation . . . (Cuevas, *idem*, I: 242).

Voyons, il en est temps, pourquoi M. Vindel nous assure qu'en 1532 et 1534, une petite presse et un imprimeur (ou quelque substitut connaissant le métier) se trouvaient à Mexico et en état d'entreprendre l'impression de *la Rezo del Santo Rosario*. L'érudit bibliographe de Madrid nous présente, pour appuyer ses assertions, outre des remarques techniques concernant les caractères d'imprimerie et les moules des gravures, des faits et des coïncidences dont il nous entretient longuement. Jetons un coup d'œil sur ceux qui ont retenu notre attention et permis quelques mises au point. Tout ne s'avère pas indiscutable dans la thèse intéressante du maître-bibliographe.

⁹ Dès 1536, d'après des historiens cités par Weymuller dans son *Histoire [abrégé] du Mexique* (Paris, 1953, p. 40) Zumárraga et les Franciscains missionnaires (arrivés les premiers à Mexico, en 1523) organisèrent le collège de Tlatelolco, non loin de la capitale . . . Une élite indigène s'y forma . . .

¹⁰ Ce premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne, apparenté à la famille royale s'installait à Mexico en 1535. L'Audiencia continua d'exister présidée par le vice-roi, avec des pouvoirs bien définis et limités.

Les faits, d'abord. En 1532 venait séjourner à Mexico Pedro Varéla,¹¹ représentant du négoce et de l'imprimerie de son père, Juan Varéla, riche et réputé citoyen de Salamanquē, qui commerçait avec le Nouveau-Monde depuis 1507. Observons que Juan pratiquait depuis plusieurs années les plus diverses opérations commerciales et n'était plus seulement un imprimeur. Son fils agissait de même. M. Vindel déclare qu'il vint en Amérique avec un double but : vendre des marchandises, livres compris, et préparer les voies à un atelier d'imprimerie dans la Nouvelle-Espagne. Ce dernier but, toujours d'après M. Vindel, l'incita à se faire accompagner d'un *naipero*, pouvant exécuter de petits travaux d'imprimerie. Qu'était-ce qu'un *naipero* ? Un fabricant et un imprimeur de cartes à jouer. M. Vindel fait grand état de ces *naiperos* et nous en retrace l'histoire à Séville et en Amérique. Car les conquistadors tout comme les Espagnols des classes les plus diverses de la société en la mère-patrie, s'adonnaient avec passion au jeu. Ici, M. Vindel affaiblit un peu sa thèse en affirmant que le goût, l'entraînement au jeu sévissait partout en Nouvelle-Espagne comme en Espagne. Il cite des documents à ce propos. Mais alors si les *naiperos* existaient à Mexico peu de temps après la conquête (1521), pourquoi aurait-on si longuement différé, jusqu'à l'arrivée de Pedro Varela, et de son compagnon le *naipero*, pour réclamer des services de ces soi-disant imprimeurs ? M. Vindel fait appel à des bibliographes d'autorité pour parler de ces fabricants, notamment à Don José Toribia Médina¹² qu'il appelle « l'illustre hispanisant ». Rappelons cepen-

¹¹ Pédro Varéla débarquait sur la côte mexicaine en 1531, à San Juan de Ulua (?). Il se rendit certainement à Vera Cruz, ville située non loin, très prospère, et fondée par Cortez. Ses intérêts commerciaux l'y contraignaient du moins. Il y revint plus tard et mourut en cette ville, très prématurément, en 1543. Le fils du riche négociant et imprimeur de Salamanque mena une vie peu édifiante au Mexique. M. Vindel, à l'aide de documents contemporains, nous avoue qu'il ne répondit pas à la confiance de son père, auquel il ne rendit jamais compte des transactions opérées grâce aux cargaisons qui lui parvenaient de temps à autre du Mexique.

¹² Médina (1873-1930) est un Chilien de naissance. Il a publié de nombreux travaux de bibliographie sur les pays latino-américains, entre autres : *La imprenta en Mexico* (Sevilla, 1893). A Paris, à l'occasion du cinquantième de fondation de la Revue historique, comme nous le disions dans la note 6, un recueil parut sous le titre *Histoire et Historiens depuis cinquante ans* (1876-1926). L'Amérique du Sud fait très belle figure, sous le nom, naturellement, d'Amérique latine. José Toribio Medina y occupe un rang distingué. (Voir le vol. II, p. 487-488).

dant au sujet des naiperos une citation importante du bibliographe chilien. Les fabricants de cartes à jouer, d'après Médina, furent bientôt tenus en piètre estime à Mexico, par les missionnaires et les colons d'élite. Ne fournissaient-ils pas à leurs compatriotes *et aux Indiens* le moyen de satisfaire à leur passion du jeu ? Et ce fut au point même que les maisons de jeu y devinrent une véritable plaie sociale. L'empereur-roi, mis au courant, ordonna « por Real Cedula de 12 febrero de 1538 que no se permitiera llevar naipes à Indias »¹³.

Pour que le roi d'Espagne en vienne à cette mesure prohibitive il fallait que les excès eussent augmenté depuis déjà quelques années et ne se fussent produits occasionnellement. L'on espérait sans doute par cette mesure compromettre le commerce mexicain des naiperos qui ne recevraient plus, de leurs confrères espagnols, une aide devenue nécessaire. D'aucuns diront peut-être que les naiperos n'étaient qu'en petit nombre au Mexique puisqu'ils devaient s'adresser à des fabricants de la mère-patrie pour répondre aux besoins d'une clientèle grandissante. C'est possible, tout est possible dans l'état actuel des recherches. Mais ce qui est certain, c'est que les naiperos commerçaient au Mexique depuis longtemps, donc en 1532. Ce qui est moins certain, c'est le recours des missionnaires à ces imprimeurs d'occasion qui se faisaient les complices d'habitudes condamnables. Du reste, nous avons le témoignage de l'historien dominicain, Padilla, sur ce point. Dans son *Histoire des Missions* (Madrid, 1596), ce religieux loue le zèle de ses frères à combattre le vice du jeu jusqu'au près des puissants. Fray Domingo de Betanzos que Fernand Cortès estimait pour la sainteté de sa vie, ne craignit pas de multiplier les avertissements au près du conquistador, lui exposant tout le mal que sa conduite causait parmi le peuple et les Indiens. Sa seule présence dans les maisons de jeu incitait combien de Mexicains à l'imiter¹⁴.

Je tiens à présenter un dernier paragraphe touchant un des documents acceptés et déclarés irréfutables par M. Vindel : l'arrivée d'Esteban Martin à Mexico avant 1539, et comme imprimeur.

¹³ Cité par Francisco Vindel, I: 79.

¹⁴ Cité par Francisco Vindel, 80.

Le Père Cuevas, dans son *Histoire de l'Église au Mexique* que nous avons souvent citée, nous dit qu'Estaban Martin arriva certainement avec Mgr Zumárraga, en octobre 1534, puisqu'il recevait son titre de citoyen de Mexico, après cinq ans de séjour au Mexique, en 1539. Un délai était exigé de tout colon avant de jouir du privilège de citoyenneté. Était-ce bien un délai de cinq ans ? Quel texte légal, de ces temps, en est demeuré ? Nous aimerions à nous en assurer, en tout cas, car nous remarquons que Jean Pablos, arrivé au Mexique en 1539, recevait son titre de citoyen, le 17 février 1542, après un délai de trois ans seulement. Je me permets de joindre un autre argument susceptible de prouver l'entrée de Martin à Mexico en 1534. Est-ce que la décision du Conseil royal des Indes, placée en marge de la demande de gratifications pour un imprimeur consentant à se rendre à Mexico, n'accorde pas à Monseigneur Zumárraga tout ce qu'il désire ? N'est-ce pas assez significatif ? De toute évidence un imprimeur était déjà choisi par l'évêque et allait bénéficier du prix du passage et du matalotage tout comme des gratifications du roi. Et pourquoi cet imprimeur ne serait-il pas Estaban Martin ?

Et maintenant voici les coïncidences observées par M. Vindel, autour de l'impression, en 1532-1534, du premier imprimé d'Amérique. Considérons-les, fut-ce brièvement.

La première, qui est la plus importante à notre avis, est la seule que nous désirons discuter. M. Vindel la trouve dans l'arrivée de Pedro Varéla accompagné d'un naipero, l'année même du départ de Mgr Zumárraga pour l'Espagne afin de s'y faire consacrer, car il n'était encore en 1532 que l'évêque élu de Mexico. M. Vindel laisse entendre que l'absence de Mgr Zumárraga allait résoudre bien des problèmes, dont sans doute, — ce qu'il ne dit pas — l'impression de *la Rezo del Rosario* qui obtiendrait facilement, comme il le croit, le visa de l'évêque dominicain de Tlascala. Eh, oui, M. Vindel nous démontre que la situation d'un évêque simplement élu, à Mexico, n'y pouvait qu'amoindrir sans cesse l'autorité épiscopale; et même, que les Dominicains de Mexico avaient tendance à se réclamer volontiers de l'autorité de l'évêque de Tlascala, Fray Julian Garcés, qui, en plus, appar-

tenait à leur ordre. Il signale même une tension existant entre les Dominicains, les auditeurs de l'*Audiencia*¹⁵, et Mgr Zumárraga. Dans le cas de l'*Audiencia* nous savons par les narrations des historiens que ce tribunal usait envers les Indiens et certains compagnons de Cortès de procédés tyranniques et injustes. Mgr Zumárraga fit entendre de fortes protestations dont l'écho parvint jusqu'au roi. Charles-Quint rappela en Espagne, les membres indignes et nomma, en 1530, une seconde *Audiencia* qui fut pour le Mexique « une administration réparatrice ».

Quant à la tension entre Mgr Zumárraga et les Dominicains, il me paraît difficile de croire qu'elle fut assez grave pour motiver la hâte des religieux d'imprimer la *Rezo del Rosario* en son absence. Pourquoi le saint évêque Zumárraga aurait-il refusé dès son retour en octobre 1534, d'approuver le petit ouvrage consacré aux mystères du Rosaire? La dévotion par excellence de l'ordre de Saint-Dominique, qui date de l'époque de la fondation, est aussi une dévotion qui a été pratiquée et aimée par tous dans l'Église. Et l'évêque de Mexico n'avait-il pas des raisons spéciales d'honorer par tous les moyens possibles, la chère Mère de Jésus? En 1531, le 12 décembre, il fut le premier à tomber à genoux devant l'effigie céleste de la Sainte Vierge apparaissant sur la tilma dépliée de l'Indien Juan Diego, tandis que des roses, miraculeuses elles aussi, qui recouvraient la figure de Notre-Dame de la Guadeloupe, glissaient à terre. Et c'était à la demande de l'évêque que ce prodige s'accomplissait, attestant la vérité des visions que l'humble Juan Diego lui avait avoué sur l'ordre de Notre-Dame.

Que pouvons-nous conclure? Tout simplement qu'il faut attendre encore pour une solution définitive des problèmes soulevés par la *Rezo del Santo Rosario*. L'intéressante découverte de M. Vindel, et ce qu'il en déduit avec beaucoup de science, et ici et là avec une certaine partialité, ne repose pas sur une armature assez solide. D'autres documents viendront, sans doute, des documents « irréfutables » tels que les aime le bibliographe espagnol. Le *Mémoire* de 1533 présenté par le premier évêque de

¹⁵ L'*Audiencia* se composait de cinq membres nommés par le roi et possédait beaucoup de pouvoirs, législatifs, judiciaires, etc.

Mexico est certainement une pièce d'archive capitale, et le Père Cuevas a raison d'en faire grand état. M. Vindel, dans son étude, honore Juan Varéla, l'imprimeur de Salamanque, du titre de promoteur de l'imprimerie dans le Nouveau-Monde. Et cela d'après de vieux papiers mis à jour par le señor Hazanas de Madrid, nous dit-il, mais sans citer les textes révélateurs. Nous voulons bien l'en croire, jusqu'à un certain point, mais n'est-ce pas trop voiler le grand mérite, sur la même question, de Juan de Zumárraga ? Heureusement le Père Cuevas avait déjà placé, dans la clarté de beaux textes historiques, la haute figure du premier évêque de Mexico.

Convenons donc, en terminant, d'envelopper *la Rezo del Santo Rosario* comme déjà on le fait pour *l'Escala Spiritual de San Juan Climaco*, d'un large point d'interrogation. Puis, avec la patience et les yeux vigilants de l'érudit, vaquons à la recherche des textes incontestables dont la découverte reste toujours possible.

Marie-Claire DAVELUY

N.B. — Cadeau du jour de l'an pour la Revue d'histoire de l'Amérique française : lui gagner un nouvel abonné.